

Expos La Culture

Réenchanter

Du Wandhaff à Luxembourg:
deux galeries, deux expos

Marie-Anne Lorgé



Lionel Sabatté, vue d'exposition



Yann Annicchiarico, vue d'exposition

En pratique

- Galerie Nosbaum Reding (4, rue Wiltheim, Luxembourg):
Yann Annicchiarico, «La moitié des yeux», jusqu'au 6 avril,
tél.: 26.19.05.55,
nosbaumreding.lu
- Galerie Ceysson & Bénétière, Wandhaff: Lionel Sabatté,
«Morphèmes», jusqu'au 27 avril, tél.: 26.20.20.95,
ceyssonbenetiere.com

Lionel Sabatté, c'est à la galerie Ceysson & Bénétière à Wandhaff qu'on le rencontre. Et ça vaut le détour. Lionel *«n'arrête pas de réveiller des origines»*. Les siennes, les nôtres. La nature percole dans une œuvre qui a l'allure d'un organisme, mutant avec le temps. Lionel sublime l'énergie de mort... qui va de pair avec l'énergie du vivant. Du coup, il n'en finit pas de réanimer. En fait, toutes ses créations *«parlent de l'apparition de la vie et de l'exploration de ses différents états»*, et ça commence par où tout finit: la poussière.

C'est que, oui, Lionel dessine avec de la poussière. Des poils et cheveux récupérés dans le métro, *«restes de vie laissés par le passage d'inconnus»*. En fait, ce que cette poussière révèle, une fois jetée sur le papier, ce sont des contours de morts-vivants auxquels l'artiste redonne un visage.

Reprenons par le début. Dessinateur autodidacte, peintre des explosions telluriques, géniteur de créatures sculpturales, Lionel (né en 1975 à Toulouse) touche aussi à la vidéo, à l'écriture, et ce parcours atypique, obstiné et sincère, remonte sans doute à ses jeunes années passées sur l'île de la Réunion, une carte postale volcanique, sauvage, métissée, mais une prison dorée... qu'il quitte à 20 ans, pour se retrouver par hasard aux Beaux-Arts de Nancy et développer alors *«une grosse boulimie picturale, comme pour rattraper un retard»*. Ce sont des huiles organiques perfusées par l'environnement insulaire. Dans la galerie, ces grands formats accueillent le visiteur scindés en deux séries, l'une est lumineuse, l'autre plus sanguine, toutes deux pétrées par du surréalisme, travaillées au corps et perméables à la saison. La série plus sombre, plus récente, correspond à *«une période endolorie, à un voyage intérieur en lien avec la vanité»*: le magma est omniprésent, enfanteur d'une forme originelle, un noyau, un gros œil...

On change de dimension. Et de médium. En compagnie des arbres: des bonsaïs, des frères têtards – *«ceux-là qui sont en train de disparaître dans le Marais poitevin»* – et un énorme olivier... décimé *«à l'hiver 54»*, ce terrible hiver de l'appel solidaire de l'abbé Pierre. Ce sont des arbres morts, mais tous fleuris... grâce à des peaux. Des peaux de pieds et autres rognures récoltées chez les podologues, que Lionel agence en corolles. *«Le super déchet devient ainsi un pétale»*. Et *«chaque année, je refais un prin-*

temps»... Le cycle est à l'œuvre, s'y incarne un besoin qui relève du soin, de la réparation. Ainsi, chaque jour, ou presque, il ressuscite les oiseaux des îles qui lui manquent tant, en en dessinant le plumage à l'aide de cet autre rebu qu'est l'oxyde de cuivre. Autour de l'œil creux, la mémoire se fait matière. Au bout de la métamorphose, à l'instar d'un taxidermiste, Lionel coule l'oiseau martyr dans un bronze... poli comme de l'or. Partant donc de son vécu, Sabatté nous raconte en poète une histoire universelle, jamais désespérée.

Direction Luxembourg-ville. A la galerie Nosbaum Reding. Là où, pivot de son expo intitulée *La moitié des yeux*, Yann Annicchiario (né en 1983 à Luxembourg) crée une architecture modulaire afin de brouiller les repères *«entre révélation et déjà-vu»*. L'architecture en question est en fait un dispositif scénique. Lieu propice à l'apparition d'une figure, celle du *Serviteur de deux maîtres*. En tout cas, ledit «serviteur», c'est Arlequin, ce personnage bouffon de la commedia dell'arte, de Goldoni en particulier.

D'emblée, donc, il y a la théâtrale notion de jeu, de ruse et de légèreté. Sachant que l'arlequin, costumé de losanges, tenant à la main une badine, c'est Yann. Qui sert un premier «maître», le Britannique Muybridge en l'occurrence, renommé pour ses décompositions photographiques du mouvement, que l'artiste revisite savoureusement.

Yann décortique ainsi la locomotion d'un cheval au galop: après avoir préalablement découpé les pattes antérieures/postérieures dans du bois, puis les actionnant à bout de bras comme un marionnettiste, il se photographie sur un fond blanc, ce qui donne au final une drolatique mise en abîme, avec douze arrêts sur images, douze silhouettes (noires) les mains et les fers en l'air.

Sinon, grâce aux cloisons qui transforment la galerie en un petit labyrinthe – où le visiteur est invité à déambuler aveuglé, et où l'artiste dépose/dispose des œuvres à la fois sculpturales et optiques (des armatures de lumière) –, Yann explore deux dimensions qui lui sont aussi chères que des maîtres... à penser, à savoir: l'espace – réel ou imaginaire – et le passage. Yann passe donc d'un espace à un autre en passant d'une

construction à une installation artistique, d'une expérience à une scénographie façon «Black Cube».

Au final, Arlequin nous propose une partie de cache-cache, où se multiplient les perceptions et les sensations.

”
Chaque année,
je refais
un printemps...